



## Les évolutions de la tactique

**L**a recomposition géostratégique, l'accentuation et l'émergence d'anciennes ou de nouvelles lignes de fracture transnationales, sociétales et surtout, les champs immenses ouverts par l'évolution exponentielle de la technologie, influenceront sans aucun doute possible les conditions futures d'engagement des forces armées occidentales. De ce fait, dans quelle mesure nos modes opératoires et plus généralement notre doctrine d'emploi conserveront leur pertinence actuelle ?

Les perspectives offertes par le développement et l'acquisition indispensables de nouveaux équipements par l'armée de Terre française relancent avec force les réflexions dans les domaines de la polémologie et de la tactique. Il importe en effet de déterminer si, et le cas échéant de quelle manière, ces nouvelles conditions d'engagement sont réellement susceptibles d'affecter les principes fondamentaux de la guerre et les modes d'action qui en découlent. Faut-il, comme le préconisait dès 2003 le général Guy Hubin, envisager un renouveau complet de la pensée tactique ? Plus précisément, les concepts prospectifs développés depuis près de deux décennies (manœuvre vectorielle, opérations distribuées, manœuvre zonale, dépoliarisation, etc.), dont l'intérêt est indéniable, doivent-ils, plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'à maintenant, orienter notre doctrine et notre façon de raisonner la bataille ? Rappelons à ce titre que la doctrine doit véritablement être perçue non comme une limite à l'initiative dans l'action mais bien comme un outil à la disposition du chef militaire pour raisonner et agir face à une situation tactique particulière.

Ainsi, cette lettre de la doctrine a vocation de susciter une réflexion autour de la tactique, sujet par nature en permanente adaptation. Il est ainsi essentiel de s'interroger en permanence sur notre façon de manœuvrer, de commander et sur l'organisation même de nos unités au combat.

Préparer les esprits aux évolutions à venir qu'elles soient humaines, technologiques ou tactiques, replacer ces réflexions dans une perspective du temps long, susciter des réactions argumentées, ouvrir les champs de la prospective tactique : tels sont les objectifs ambitieux que se fixe cette lettre de la doctrine.

Général de division Antoine Windeck

## PERSPECTIVES D'ÉVOLUTION TACTIQUE

Colonel Hubert LEGRAND, chef de la division Doctrine

**A**u-delà des principes invariants, il convient de réfléchir aux paramètres d'évolution de la tactique, afin d'anticiper les conflits à venir. En cela la doctrine est une matière vivante : elle s'adapte au caméléon qu'est la guerre et doit viser à anticiper ses évolutions. Ces évolutions peuvent être liées à trois ensembles de paramètres qui ouvrent une série de perspectives et peuvent faire apparaître de nouveaux principes tactiques.

Les paramètres technologiques viennent d'abord à l'esprit. Il s'agit bien évidemment du développement du cyber, des drones, des frappes de précision, voire de l'infovalorisation et du combat collaboratif. Très séduisants au premier abord, ils doivent être pris avec un grand recul. Les technologies sont-elles mûres et résilientes ? L'ennemi ne disposera-t-il pas des mêmes ? Ne pourra-t-il pas les contourner ? Alors que nos armements sophistiqués sont



© Armée de Terre

complexes à mettre en œuvre, des adversaires irréguliers savent déjà contourner la supériorité technologique en s'appuyant sur des technologies duales, parfois moins élaborées mais aussi moins coûteuses et immédiatement disponibles. L'Afghanistan puis le Mali nous ont montré l'importance de la manœuvre tactique, face à un ennemi certes bien évolué techniquement – encore que l'écart se réduise – mais connaissant son terrain et sachant user de nos règles d'engagement et de nos habitudes.

Plus complexes sont les paramètres sociologiques portant sur les caractéristiques du combattant ami : sa capacité de résilience, son degré d'acceptation des contraintes et sa capacité d'adaptation, sa relation au commandement et à la discipline, son degré d'intégration des valeurs. En la matière, il faut considérer ce qu'apportent à nos soldats, reflets de la société ambiante, l'entraînement et l'expérience opérationnelle. Ces paramètres jouent en particulier sur la capacité d'autonomie et de subsidiarité, et donc sur les conditions d'exercice du commandement. L'arrivée de l'infovalorisation pose la question par exemple de la pertinence du commandement collaboratif. Un commandement en mode réseau social est-il envisageable, dans lequel chaque subordonné, pleinement informé et autonome, pourrait marcher au canon de sa propre initiative, se coordonner avec ses voisins, définir sa mission en fonction du seul but poursuivi par son chef ? Cela permettrait-il d'accélérer le rythme des opérations en réduisant la conception et la diffusion des ordres ? Serait-il viable dans la durée, malgré la fatigue, l'usure et le contexte cybernétique ?

Les paramètres liés au type d'engagement enfin sont les plus délicats à mettre en avant en raison de leur dimension plus politique. Devons-

nous nous préparer à poursuivre des opérations de contre-rébellion comme celles que nous connaissons, où nous disposons de la supériorité face un ennemi dont le volume et les capacités restent somme toute très réduits ? Ou bien faut-il envisager un retour d'engagements symétriques voire à parité, avec un ennemi étatique disposant d'armes évoluées ou au moins d'armes de saturation, sans parler de la supériorité aérienne, dans des engagements où la masse redeviendrait une réalité ? C'est un peu le débat qui anime l'OTAN, entre menace à l'Est et menace au Sud. Or l'intensité liée au type de conflit a une conséquence directe sur la taille du pion élémentaire et donc des niveaux de commandement supérieurs.

Prenant en compte ces trois ensembles de paramètres, nous pouvons identifier quelques pistes d'évolution possibles de la tactique.

En premier lieu, il s'agit de bien appréhender ce que pourront apporter, dans la durée d'une manœuvre tactique, l'infovalorisation et les capacités de frappes de précision dans la profondeur. Seront-elles systématiques ? Quelle réversibilité prévoir ? Quelle efficacité et donc quels besoins complémentaires ou quelles conditions d'emploi ?

La perspective la plus significative serait sans doute la redécouverte de la manœuvre décentralisée dans la profondeur, appelée par certains « opérations distribuées ». Il s'agit d'abandonner la manœuvre axiale classique, pour attaquer les articulations du système ennemi. Cela signifie la fin de la concentration des forces, au profit d'une manœuvre dispersée et de la concentration des effets. Un corollaire en est la gestion de la sûreté, avec l'identification du pion élémentaire. Cette gestion de la sûreté pourrait impliquer une nouvelle approche de l'articulation du commandement, avec l'apparition d'un niveau plus spécifiquement dédié à la gestion de l'espace de bataille dans toutes ses dimensions – 2D, 3D mais aussi électromagnétique et cyber voire psychologique.

Une autre perspective qu'on ne peut pas écarter est celle de la prise en compte de la masse : masses engagées et constitutives du RAPFOR, gestion des pertes, capacités logistiques associées, articulation et échelonnement du commandement avec une réduction certaine de l'effet d'écrasement des niveaux et une augmentation de la mobilité aux échelons inférieurs

ou égaux à la brigade. Ces deux perspectives semblent s'opposer. Or la polyvalence des forces implique de pouvoir, sinon les maîtriser ensemble, du moins maintenir une certaine réversibilité.

Dans ce contexte, d'autres facteurs méritent qu'on s'y attarde pour juger de leur actualité. L'ubiquité tout d'abord, qui permet de maintenir l'incertitude chez l'ennemi, permettant d'infléchir le rapport de force. Elle est liée à la connaissance qui permet d'accélérer le rythme des opérations, d'augmenter l'imprévisibilité et donc la surprise. La fulgurance ensuite, qui facilite la concentration des effets et l'action dans la pro-

fondeur. La résilience enfin qui peut limiter les effets des facteurs précédents, est d'ordre tant psychologique que technique. La redécouverte de ces notions ne doit pas faire oublier que bien des choses ont déjà été écrites à leur sujet.

Au bout du compte, deux certitudes demeurent : les trois principes de Foch sont pérennes, même s'ils peuvent être complétés momentanément par des facteurs de supériorité ou principes secondaires ; et le problème tactique reste en définitive d'obtenir un rapport de force favorable en un temps et sur un point donné, ce qui nécessite d'avoir au préalable bien identifié et compris son ennemi.

## QUELQUES IDÉES RELATIVES À L'ADAPTATION DE LA TACTIQUE AUX DONNÉES ACTUELLES

Lieutenant-colonel © Claude FRANC, division Doctrine



**P**arfois décriée comme relevant des arts mineurs, seule la stratégie étant digne d'intérêt, la tactique constitue néanmoins le fondement essentiel de l'action guerrière. Il est donc judicieux, pour ne pas envisager la guerre d'hier, mais bien celle de demain, d'adapter la tactique aux conditions du moment, et, ce à travers le prisme des critères d'analyse de toute méthode de raisonnement tactique, contre qui et où combat-on ?

### 1. Ne nous trompons pas d'ennemi.

Depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, nous n'avons jamais cessé d'être engagés, à chaque fois face à des ennemis différents : Jeunes Patriotes à

Abidjan (marginal pour le développement qui va suivre, car spécifique au contexte ivoirien), Talibans afghans, touareg (pour faire court) de l'Adras des Ifoghas, fous de Dieu de Daech ou « loup solitaire » manipulé par des organisations terroristes à Nice.

Cet ennemi, véritable poisson dans l'eau au sein de populations qui le protègent, le soutiennent et lui servent d'écran, est en fait unique même s'il offre des représentations multiples ; il agit toujours selon le même ME, refus du combat frontal, actions en mode indirect et rarement répétitives. Élément essentiel, pour lui, le facteur Temps n'existe pas.

Vouloir définir un ennemi « spécifique » à un théâtre, voire le cloisonner aboutirait immanquablement à un échec, par manque d'action d'ensemble.

Ce qui veut dire, l'ennemi étant protéiforme et hybride selon les termes consacrés, de ne jamais le figer ni le réduire à un ennemi d'exercice. Certes, lors de la conduite d'exercices d'entraînement, il faut un adversaire. Mais il convient d'être conscient qu'il n'existe que pour nous faire raisonner – juste autant que possible. Il serait fallacieux et dogmatique de le considérer comme un « ennemi étalon » et extrêmement dangereux de le prendre comme référence capacitaire.

## 2. Nous devons nous adapter aux impératifs des nouveaux théâtres qui doivent être considérés dans leur globalité.

Au même titre que l'ennemi, le théâtre est également global et unique, qu'il s'agisse de la BSS, du Moyen Orient (pour faire court), et bien évidemment du territoire national. Comme pour l'ennemi, le cloisonnement de ce théâtre aboutirait à une absence d'action globale préjudiciable à tout succès dans la durée.

Il est indispensable de prendre en compte le cadre « espace » de ce théâtre : Un chasseur décollant de N'Djamena pour une action de CAS dans la région de Tessalit revient à faire décoller le même appareil de Saint-Dizier pour délivrer son armement au-delà de Varsovie. Par ailleurs, il nous est souvent objecté le risque d'engager sur ces immensités le faible volume de forces que l'on sait. Durant la guerre, le raid de Leclerc sur Koufra – qui a eu le retentissement que l'on sait – a été conduit par un peu moins de 1 500 hommes, très sommairement motorisés depuis Faya, soit à plus de 800 km, en liaison avec quelques patrouilles de LDRG, en provenance... du Caire ! L'immensité du théâtre n'est aucunement une nouveauté.

*A contrario*, le théâtre afghan, correspondant à la zone d'action de la TFL se limitait à deux vallées.

Comme pour l'ennemi, mais à un degré moindre, il serait fallacieux de prendre les dimensions des théâtres actuels comme des références capacitaires.

Il ne s'agit que de données du moment susceptibles d'évoluer – dans un sens ou dans un autre d'ailleurs – au fil de l'évolution du monde.

Il n'y a que le territoire national dont les dimensions sont et demeurent immuables, les théâtres extérieurs étant divers dans leurs dimensions et on doit s'y adapter.

## 3. Ne nous laissons pas enfermer pas dans une logique terro-terrestre.

« Pas un pas sans un appui ». Certes, et il est convenu que l'appui feu, sinon le plus efficace mais au moins le plus complémentaire de l'appui classique canons, roquettes ou missiles, demeure l'appui aérien sous forme de CAS.

Par ailleurs, toute logique d'engagement reposant sur la projection de forces, le recours aux vecteurs des autres armées est toujours la règle.

Cet impératif d'interarmées doit nous forcer à toujours intégrer la dimension interarmées dans nos études capacitaires et à toujours concevoir un système de forces futur comme un « système de systèmes ».

## 4. Les principes de la guerre sont toujours pérennes, mais ils doivent être complétés par de nouvelles modalités.

Ceci dit, les principes de la guerre de Foch – concentration des efforts, économie des forces et liberté d'action – demeurent toujours pérennes. On voit mal aujourd'hui ou demain, un chef responsable acceptant délibérément de perdre sa liberté d'action.

Certains estiment cependant qu'ils sont incomplets. C'est ainsi qu'au fil de l'eau des colloques ou conférences, on entend parler de principe de « foudroyance » ou d'« ubiquité » sur le théâtre, encore faut-il savoir le sens précis que l'on donne à ces termes. Ce qui est plus discutable, c'est de les ériger en principes. Par nature, un principe est intemporel et s'adapte à tous les conflits quelles que soient les conditions de température et de pression. Or, en l'occurrence, ils sont quand même frappés au coin des engagements actuels. Il ne s'agit donc pas de principes, mais plutôt, de modalités particulières d'application des vrais principes.

L'idée d'ubiquité sur le théâtre est directement issue du facteur dimensionnel du théâtre actuel. Pour atteindre cet impératif d'ubiquité, il convient d'être renseigné – au plus près du temps réel – et de pouvoir intervenir – également dans les

délais les plus brefs. Il s'agit donc d'assembler des procédures à la mise en œuvre d'un système d'armes : en termes clairs, c'est l'association des procédures de ciblage avec l'emploi des drones qui permet de répondre de façon moderne à cet impératif d'ubiquité.

L'idée de foudroyance est également intimement liée à la précédente : il convient de traiter sans délais un objectif, sans dommages collatéraux et dans les délais les plus brefs. Ici encore, dans l'avenir, l'association des procédures de ciblage avec la mise en œuvre d'un drone – armé évidemment – permettra d'atteindre cet impératif.

Mais, s'il est admis qu'il ne s'agit – que – d'associer des procédures à un système d'armes particulier, il ne peut s'agir de principes. Il s'agit de facteurs beaucoup trop contingents. Ce ne sont que des modalités, importantes certes, mais qui sont sujettes à développement au fur et à mesure des avancées de la technique.

*In fine*, le chef militaire est toujours confronté à des choix et il n'existe jamais de bonne solution. Depuis César, ça se saurait ! En fait le chef doit toujours choisir entre deux mauvaises solutions, et, raisonnant sur des bases saines, il choisit la moins mauvaise des deux, celle qui offre le meilleur rapport avantages/inconvénients tout en intégrant la part de risques que son tempérament lui permet d'accepter – ou non !

## ÉVOLUTIONS ET RÉVOLUTIONS DE LA TACTIQUE

Colonel Christophe de LAJUDIE,

chef de la division des études et de la prospective Interarmes



**L'**art du tacticien, « simple et tout d'exécution » se résume à mettre en œuvre dans le combat les moyens du moment. Il est affaire de géométrie, de topographie, de portées, de cadences, de vitesses, de dispositifs, de formations, de manœuvres, de fronts et d'intervalles... Il est soumis plus immédiatement que la stratégie à l'évidente pérennité des facteurs géographiques, à la volatilité des améliorations techniques et à la constance de la psychologie humaine individuelle et collective (sans compter la psychologie animale qui imposa 2 000 ans durant des limites strictes aux évolutions des modes d'action de la cavalerie.)

Observée dans la longue durée, l'histoire de la tactique est une suite d'évolutions et de révolutions, d'hésitations et de tâtonnements, d'innovations fulgurantes suivies de retours-de-bâton aux allures de punitions. Ce qu'une campagne révéla comme un nouveau principe fut démenti dès les batailles suivantes : beaucoup d'innovateurs géniaux ne furent en réalité que des téméraires bénis par la Fortune. La cavalerie avait renoncé complètement à la charge « en haie » à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, abandonnant armure et armes blanches pour adopter le chapeau, le pistolet et la caracole. Dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle pourtant, cuirasses, épées et sabres étaient réapparues, et au milieu du XVIII<sup>e</sup> Frédéric interdisait à ses cavaliers de faire usage d'armes à feu et la charge redevenait le mode d'emploi quasi unique de la cavalerie, contre la cavalerie comme contre l'infanterie, au moins jusqu'à 1815. Après les premières batailles de 1861 les cavaleries américaines avaient quasiment renoncé à se combattre à cheval, combattant à pied par le feu comme des *dragoons*. Deux ans plus tard et malgré l'évident accroissement des portées et des cadences de tir des armes légères, la tactique mixte s'était imposée, combinant le feu de tirailleurs démontés manœuvrant à pied par les flancs de la cavalerie adverse et celui de pièces légères en écharpe, avec des charges au sabre, tactique qu'ignorè-

rent avec superbe les cavaleries française et allemande en 1870. Après les premiers jours d'août 14 passés à rechercher le combat de cavalerie à la lance et au sabre, les cavaleries européennes ne brillèrent dans la guerre mondiale que par des chevauchées comparables à celles de « Jeb » Stuart et John Hunt Morgan, dans lesquelles elles agirent avant tout au combat à pied et par le feu de leurs batteries. Il est d'usage chez de nombreux « historiens » de brocarder les militaires pour leur incapacité à comprendre des évolutions paraissant évidentes. La vérité est que les effets de ces évolutions étaient beaucoup moins évidents pour ceux qui avaient à les affronter : dans l'art mouvant qu'est la tactique, l'absence de recul est évidemment la loi du praticien.

Parmi les innombrables facteurs affectant aujourd'hui l'évolution de l'art de la guerre, deux méritent sans doute une attention poussée de la part du tacticien : la capacité prochaine de « protection collaborative » et de « combat collaboratif » ; les développements de « l'infovalorisation » ou du « combat réseau-centré ». Tous deux convergent vers un effet commun : l'accélération de la manœuvre par la transformation d'actes jusqu'ici réfléchis, en « actes réflexes » collectifs. Il est vraisemblable que ces capacités auront des effets plus grands encore sur les capacités des armes mobiles, cavalerie blindée et hélicoptères, que sur celles de l'infanterie et du génie notamment. Le différentiel de mobilité entre les armes pourrait ainsi redevenir un facteur tactique comparable à ce qu'il était par exemple en 1940, lorsque s'affrontaient des armées très partiellement blindées et motorisées. Par comparaison, la capacité « nouvelle » d'appliquer des tirs précis, « à tuer », à une portée très grande et au-delà des masques, ne fera guère à terme que transformer les unités ou les armes qui les appliqueront en unités « de mêlée », de même que les unités de chars, « d'artillerie spéciale » devinrent « cavalerie blindée ». De même les progrès touchant la mobilité et la capacité des véhicules resteront insignifiants relativement aux effets de la géographie.

Même lors de périodes de changements rapides, notamment techniques, les effets sur le combat n'apparaissent que très lentement et progres-

sivement. Les nouvelles armes ne sont pas fabriquées et distribuées d'un coup, toutes les parties à un conflit possible ne sont pas dotées en même temps. L'élaboration de nouveaux procédés de combat est parfois rapide. Mais leur généralisation par l'instruction et l'entraînement prennent souvent de nombreuses années à l'échelle d'une armée nationale. Et aucune théorie n'ayant jamais résisté à l'épreuve de la pratique, plusieurs guerres ou campagnes ont souvent été nécessaires pour mettre au point et confirmer les procédés adaptés aux nouvelles conditions. À l'entrée dans un conflit, l'avantage immédiat va à celui qui a la chance d'avoir les procédés les mieux adaptés aux conditions du moment ; et si le conflit dure, à celui qui saura le plus vite et le plus efficacement adapter ses armements et ses procédés aux conditions réelles que l'expérience aura permis d'appréhender. L'histoire, en cela, donne souvent tort à celui qui eut raison trop tôt : le succès inespéré obtenu en Pologne et en France en 1939 et 1940 n'aida certainement pas les Allemands à s'adapter aux conditions complètement différentes de 1941 à 1944, lorsque la généralisation de la motorisation et des armes antichars recréa les conditions générales de 1917 et que les Alliés, notamment Américains, mirent en œuvre la doctrine qu'ils avaient apprise sur le front de France en 1918.

L'impossibilité pratique de savoir quand et contre qui nous commencerons le prochain conflit et, plus encore, dans quel état relatif nous serons au regard des matériels et des procédés, oblige à adopter une méthode prudente ou un « dispositif d'attente stratégique », fondée sur les hypothèses les plus exigeantes. Et en se gardant d'une tentation majeure dont on observe parfois les symptômes dans beaucoup d'écrits actuels : pousser à entrer dans le conflit ici et tout de suite, se donner un adversaire identifié dont les vulnérabilités et capacités soient connues et auquel nos moyens et procédés soient évidemment, et comme par hasard, adaptés. *DAESCH* est un ennemi dangereusement commode ! L'asymétrie, la guerre hybride et la stabilisation ne sont pas l'Alpha et encore moins l'Omega de la guerre.

# LA TACTIQUE VA-T-ELLE CHANGER ?

Colonel Pierre SANTONI, division Doctrine

« **E**n d'autres termes, les conditions du combat de demain vont connaître, dans de nombreux domaines, des modifications telles que la nature même de la tactique va s'en trouver affectée ».

Cette phrase choc est sans doute une des idées maîtresses du fameux livre de tactique publié il y a déjà plus de quinze ans par le général Hubin.

L'évolution très rapide de la technologie tant militaire que civile, l'utilisation par des groupes armés non étatiques d'armes réservées il y a encore peu de temps à des états puissants, l'important affaiblissement quantitatif de certaines armées classiques sont autant de facteurs qui nous posent encore cette lancinante question. Qu'est-ce qui peut ou va changer au niveau tactique ? Va-t-on continuer de se battre comme on aurait pu le faire en 1985 en centre-Europe ? Ou comme on l'a fait en 1991 et en 2003 en Irak ?

La précision des armes de tir indirect dont l'artillerie qui désormais tire au but (et pourra sans doute à très court terme détruire et non plus seulement appuyer) peut-il provoquer une inversion des rôles avec les armes de mêlée ? La quasi-impossibilité de dissimuler physiquement pendant une durée significative un volume de forces supérieur à l'unité élémentaire entraîne-t-il un retour de la bataille à vue, un resserrement du dispositif ou au contraire une extrême dispersion avant le choc ? L'apparition et surtout

la multiplication des drones de toute taille ne va-t-elle pas porter en germe une contestation de la supériorité aérienne sans laquelle une armée moderne répugne à s'engager ?

Il est bien sûr difficile de répondre à ces questions de manière rapide et définitive.

On peut cependant remarquer que dans la lutte millénaire entre la mobilité et la puissance de feu, on ne sait plus bien qui semble l'emporter entre ces deux facteurs qui, avec la protection, caractérisent l'affrontement tactique.

Pendant des siècles, à l'exception de quelques armes de jet et de la vitesse hippomobile, il est difficile de s'affronter à distance. Aussi, la Phalange, difficile à affronter et à dissocier, sera-t-elle l'arme absolue d'Alexandre dans sa quasi-conquête du Monde connu. Des Légions romaines aux armées de François 1<sup>er</sup>, pour l'essentiel, on combat groupés.

L'Empereur porte à son apogée les tentatives précédentes (Frédéric II, Eugène de Savoie, etc.) de séparer l'Armée en plusieurs parties pour les réunir au moment et à l'endroit choisi afin de provoquer l'effondrement du système ennemi. Mais peu de temps après sa mort, l'arrivée des armes automatiques, pour quelques années supérieures à la récente apparition du moteur, provoque un effacement momentané de la manœuvre qui conduit aux chocs frontaux et désespérés de la première guerre mondiale.



© Jean-Raphaël DRAHI / SIRPA Terre

Guerre « anti tactique » par excellence, la première guerre mondiale ne permet pas aux grands manœuvriers de s'exprimer. Il faut d'abord comme dans un immense jeu de Tetris supplanter l'ennemi par un déploiement supérieur de forces sur le front.

Par un de ces paradoxes dont l'Histoire militaire est friande, l'alliance du moteur et d'une cuirasse – permettant au moins de se protéger des éclats de l'artillerie et des armes de petit calibre – va permettre de renouer avec les principes napoléoniens de la manœuvre. La Cavalerie renaît grâce à l'Arme Blindée. Le fantassin lui-même se mécanise, se motorise, s'aérotransporte, au moins dans un premier temps avant le contact.

Avec *Air Land Battle*, sous la férule de généraux comme Creighton Abrams ou Donn Starry, les Américains cherchent à économiser le soldat américain, jugé trop fragile pour affronter la dureté du combat moderne, endroit infernal où le fantassin est bien démuni. Profitant des

progrès impressionnants de l'aviation et de la guerre électronique, ils plaident pour une acquisition totale de la supériorité dans ces deux domaines avant de s'engager au sol. Les succès engrangés par les armées pratiquant ce type de combat depuis 1982 leur donne raison au moins jusqu'en 2003. Cela explique largement pourquoi la zone urbaine reste le seul vrai champ de bataille possible pour beaucoup de belligérants.

Alors la tactique va-t-elle encore changer ? Il est encore trop tôt pour le dire. Et comme par les siècles passés, un lien se fera entre les époques. Pour retrouver de la mobilité, il faudra donc à nouveau échapper à la puissance (et donc à la précision) des feux adverses. Peut-être faut-il alors réfléchir à un changement d'organisation de la structure des unités afin de leur permettre de retrouver cette mobilité. Ou à une manière jamais atteinte jusqu'ici de connaître (et donc de commander et de coordonner) l'ensemble de ses propres unités pour manœuvrer plus vite que la capacité adverse à deviner ce que l'on va faire...



**Directeur de la publication** : Général de Division Antoine WINDECK - CDEC - 1, place Joffre - Case 53 - 75700 PARIS SP 07 ☎ secrétariat 01 44 42 51 02 - Fax secrétariat 01 44 42 81 29 • **Rédacteur en chef** : Colonel Hubert LEGRAND, commandant la division Doctrine ☎ 01 44 42 53 24 • **Éditeur rédactionnel** : Capitaine Soraya AQUATI • **Maquette** : Madame Sonia RIVIÈRE/CDEC/DAD/PUB • La version électronique de ce document est en ligne sur les sites Intradef du CDEC à l'adresse <http://portail-cdec.intradef.gouv.fr> • Tous droits de reproduction réservés. La reproduction du document est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction.